

DE SABLE ET DE VENT

Les journées sont longues entre deux missions. A bien y réfléchir, trente-cinq heures à glander passent beaucoup moins vite que 39 au boulot. C'est pour cela que quand Monsieur Vanpepperstradt m'a demandé si je pouvais lui sortir son chien de temps en temps, je n'ai pas hésité à dire oui.

C'est un bon gars, Monsieur Vanpepperstradt. Il vit tout seul à Gambetta, dans un appartement au deuxième. Sa fille passe lui faire une petite visite de temps en temps, le dimanche. Il ne s'occupe pas des affaires des autres et tout le monde lui fiche la paix. C'est peut-être parce qu'il est aveugle. Une canne blanche, à la Z.A.C. du Banc Vert, ça impose le respect. Même ceux du Quercy respectent Monsieur Vanpepperstradt. Peut-être pas autant qu'une BMW, mais presque.

— Pousses-toi de là avec ta planche, disent les aînés aux petits frères qui font crisser leurs skates sur l'asphalte. V'là le Sergent. Dégage, il y voit rien !

Longtemps, j'ai cru que Monsieur Vanpepperstradt avait été militaire. Je croyais même qu'il avait perdu ses yeux à la guerre ou un truc comme ça. En fait, si on l'appelle le Sergent, c'est à cause d'une vieille chanson des Beatles « Sergent pepper's lonely heart club band... » Ici, les vieux se souviennent mieux des Beatles que du flamand. Quand je dis les vieux, je parle de ceux de cinquante ans, parce que les ancêtres, eux, ils

savent bien que Monsieur Vanpepperstradt c'est monsieur de la rue du poivre. Heureusement que les jeunes ne savent pas, sinon, ils l'appelleraient P.P. Stradt d'Arvor.

— Repos les enfants, repos ! commande l'aveugle guidé par Œdipe dans la haie des gamins qui saluent au garde à vous. Œdipe, c'est le nom du chien.

Ce soir-là, quand j'ai sonné pour aller promener Œdipe, le Sergent était dans son fauteuil, un énorme bouquin sur les genoux comme d'habitude, mais ses doigts ne couraient pas sur le papier. Il n'avait pas dû tourner de page depuis un bon moment. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je lui ai demandé s'il avait des ennuis.

— Des ennuis, non, de l'espoir oui, il m'a dit. Ça devrait être une bonne chose, mais ça me fait peur. Je ne sais pas comment expliquer cela.

Il n'avait pas besoin d'expliquer. Je comprenais. Après mon BTS d'électricité, j'ai eu de la chance, Coca-Cola embauchait des intérimaires. C'était au printemps. A l'été, j'ai pris pour trois mois à la C.U.D. et à l'automne, coup de bol, la Coca m'a rappelé. Ça roulait comme de l'évidence. Je me voyais déjà quitter la Z.A.C. et les parents pour prendre un appartement à Dunkerque et, plus tard, avec une petite famille, un pavillon du côté de Castorama. La retraite à Malo après avoir revendu le pavillon de Petite Synthe, je disais ça en plaisantant, mais je m'y voyais bien. Et puis tout s'est arrêté. Des électriciens, on dirait plus personne n'en veut. Ils ne veulent du super-haut de gamme ou des « opérateurs », spécialistes de tout et à qui on peut faire faire n'importe quoi pour pas cher. Ça ne fait qu'un mois que je cherche. J'envoie des C.V., je me pointe tous les

matins à l'agence et j'ai le cœur qui bat chaque fois que se trouve une lettre à en-tête dans la boîte. C'est ça, l'espoir qui fait peur. On croit que ça va marcher, on est content trop tôt. Ça ne marche pas, et on s'en veut d'y avoir cru. A chaque déception, on descend d'un cran. On se blinde. On se force à y croire de moins en moins. Et petit à petit on passe déprime. Après déprime, c'est la haine. Obligé. C'est clair. On en cause parfois avec Mourad, un pote de la cité qui est en droit à la fac. Lui aussi, il se méfie de l'espoir. Il se méfie tellement que chaque fois qu'on lui demande son avis, il croit qu'il y a une embrouille.

— Et c'est quoi, votre espoir, j'ai demandé à Monsieur Vanpepperstradt.

— Mes yeux, a répondu le sergent. Demain, je vais à l'hôpital faire des examens. Il se peut qu'on m'opère. S'il y a une chance, une petite chance...

— S'il y a une chance, même toute petite, il faut tenter, j'ai dit.

Il a fait oui avec la tête, à moitié convaincu. Quand on s'est habitué, c'est plus facile de vivre sans chance du tout. J'ai dit « On y va ». Œdipe s'est collé devant la porte et on est sorti dans la cité.

J'avais pris l'habitude de suivre le chien à deux ou trois pas, sans laisse; c'est toujours lui qui choisissait son chemin. En fait, il aurait suffi au Sergent d'ouvrir la porte de son appartement et de le laisser filer pour qu'il fasse tout seul son petit tour. Ensuite, il serait revenu gratter pour se faire ouvrir. Il y a des gens qui ont peur de sortir sans chien. Peut-être que le Sergent avait peur que son chien sorte sans homme...

Il n'était pas tard. Les enfants jouaient au Graviers et dans les allées autour de l'école, là où ça ressemble à la campagne quand on n'est pas trop grand. Les parkings se remplissaient doucement des voitures des hommes et des femmes qui rentraient du boulot, avec les plus petits récupérés à la crèche et les sacs en plastique de chez Auchan. Le moteur d'une Opel Corsa rugissait que si on ne le lâchait pas, il allait faire un malheur. Ça sentait l'huile et le rodéo en préparation. Plus loin, sur le terrain de basket, derrière le grillage, une dizaine de maîtres-chiens amateurs enseignaient à quatre ou cinq chiots noirs les premiers rudiments de la vie en société. Il y avait eu récemment un heureux événement dans la famille Pitt-Bull. A genoux face à face, tenant les chiots par les pattes de devant et gueule contre gueule; les profs à fauves leur hurlaient dans les oreilles comme des instructeurs de Marines dans les films américains :

— C'est qui le chien ? C'est toi le chien ?

— Ouah sir ! Ouah aboyait l'animal.

— Je t'entends pas le chien C'est kikatakatak ?

— Ouah Sir ! Ouah ! Ouah ! Ouah !

Les maîtres aboyaient comme des bêtes, les bêtes répondaient comme des soldats, voix contre voix, cri contre cri, avant, demain, crocs contre crocs, bête à bête, homme à homme, bête à homme, pour rire, pour faire peur plus fort qu'on a peur, pour la haine et pour le fun. Attaque le chien ! Attaque ! Les aboiements et les cris couvraient presque le moteur de la Corsa.

Flegmatique, impassible, british jusqu'au bout du poil, Œdipe ne leur accorda qu'un regard. Jeux de chiots, jeux d'enfants. Il allait atteindre le bout du terrain quand soudain, échappant à la poigne de son maître, glissant sous le grillage, une boule de muscles noirs et de crocs blancs se précipita en hurlant sur le chien bien élevé du sergent. D'une formidable détente, le «gremlin» bondit à plus de cinquante centimètres du sol tandis qu'Œdipe, pour l'éviter, se dressait sur ses pattes de derrière.

— Bush ! Reviens ! Au pied Bush ! Au pied ! hurla un gars.

Mais Bush avait serré sa mâchoire sur une patte d'Œdipe et n'entendait pas démordre.

— Bush ! Au pied !

Autant demander à la balle d'un fusil de rentrer dans le canon après qu'on a pressé sur la gâchette...

Œdipe se défendait comme il pouvait, tentant de desserrer l'étreinte en frappant le chiot contre un arbre, tandis que moi-même je balançais au hasard de grands coups de pieds dans le tas. Les deux chiens emmêlés filèrent sans se lâcher jusqu'au sous-sol du parking devant le marchand de journaux. L'autre et moi, on les a suivis en cavalant côte à côte sans échanger un regard.

L'autre a retrouvé son arme à poils et à dents qui gémissait sous une voiture.

— Bébé, viens-là bébé ! Tu n'as rien ?

Quant à moi, j'ai eu beau appeler et siffler sur les deux étages, personne ne m'a répondu. J'étais bien, Œdipe avait fichu le camp.

Je n'ai pas osé remonter chez Monsieur Vanpepperstradt pour lui avouer que j'avais laissé filer son chien. Ce n'était pas ma faute et le Sergent l'aurait bien compris mais, taraudé qu'il était par l'espoir et la crainte, il aurait pris la nouvelle pour un présage. Un mauvais présage. Je n'avais pas envie qu'il renonce à sa chance à cause d'une bêtise, même si c'était une toute petite chance.

J'ai marché dans les rues au hasard, m'arrêtant aux carrefours pour appeler. « Œdipe ! Œdipe ! » J'ai sifflé au pied du clocher de Saint-Antoine qui fait comme un beffroi, en regrettant de ne pouvoir monter au sommet d'où j'aurais vu plus loin que les usines et les autoroutes. J'ai appelé aux quatre coins de la place Louis XIV. La nuit tombait. Le soleil éteignait ses néons. Une jeune fille a pressé le pas à ma hauteur sans quitter ses chaussures des yeux. Elle était jolie et portait en bandoulière une boîte noire de saxophone. Ça m'a ennuyé de lui avoir fait peur sans le vouloir. Mourad prétend tout le monde a peur de ce qui vient de la Z.A.C. du Banc vert. Il dit que c'est à cause de l'habitude que les gens ont prise de regarder le monde, enfermé chez eux, par le trou de la serrure de la télévision. Mais ce n'est pas écrit sur ma figure que je suis du Quercy...

Bientôt, il n'y a plus eu personne pour s'inquiéter de mes appels et de mes sifflements. La ville était déserte, répétant à l'infini ses façades de briques alignées en bandes, comme au carnaval, au coude à coude. D'une rue à l'autre, les maisons montaient ou descendaient. Ici grimpées sur trois étages, là en simple rez-de-chaussée. Les plus riches ignoraient le luxe, les plus modestes ne connaissaient pas la misère. Ici des maisons neuves, là de plus anciennes. Dans la lumière rasante des réverbères, les

briques racontaient le temps qui passe. Briques rouges et jaunes aux lignes simples fatiguées par les ans, rongées par les mêmes pluies et les mêmes vents. Briques trop vives, maquillées de peinture, comme au Quercy, à la recherche d'une nouvelle jeunesse. Vieilles briques rescapées des bombardements, ressuscitées des gravats, grattées, piquetées à la main et remontées ensemble dans de nouveaux murs pour de nouvelles vies. Les placages brillants, impeccablement collés en décoration, attestaient des constructions les plus récentes.

—Œdipe ! Œdipe !

Au coin de la rue des Violettes et de la rue des Coquelicots, le cri d'un paon a répondu à mon appel.

— Léon ! Léon !

Au beau milieu des pavillons, se dressait un bout de ferme avec son carré de maïs, son tas de fumier et sa basse-cour. Une ferme comme dans les livres de vocabulaire des écoles primaires, pas plus grande qu'un jardinet d'ouvrier à la retraite. Jamais je n'aurais imaginé qu'il existait une ferme à deux pas de chez moi.

— Alors Léon, tu n'as pas vu Œdipe ?

D'un air dédaigneux, le paon endormi a fait vibrer ses plumes et m'a tourné le dos sans répondre. Je devais être bien atteint pour causer à la basse-cour. J'aurais sans doute mieux fait de rentrer me coucher mais, à Gambetta, le sergent attendait son chien. Voilà où ça mène de vouloir rendre service...

J'ai remonté vers l'Ouest en tirant des bords. Concorde à tribord, le Pont Loby à bâbord. Droit devant filait la rue interminable du Banc-Vert plus large la nuit que le jour, piste d'envol ou piste d'atterrissage. La Corsa rouge du Quercy est passée en trombe dans un vrombissement d'avion. Le vent marin charriait des senteurs d'embruns, de haies d'ifs taillés, de soufre et de goudron. J'ai frotté dans la paume de ma main un brin de lavande de septembre et je me suis souvenu d'un vieux film en noir et blanc, où Jean Gabin, exilé dans la casbah d'Alger, délirait de nostalgie sur l'odeur de son pays, un ticket de métro à la main. Pourtant, ça pue le métro, à ce qu'on dit...

Je ne sais pas si je cherchais encore le chien de l'aveugle à cette heure-là. J'avais tellement marché que mes jambes me conduisaient toute seule. C'était comme si, en mettant un pied devant l'autre, ça mettait en branle dans ma tête tout un engrenage d'idées, de pensées et de réflexions dont je ne savais pas moi-même quoi penser. J'avais l'impression de découvrir mon pays par les narines; et c'était un drôle de pays de marin où l'on ne voyait pas la mer, un pays d'usines peuplé de jardiniers. Ce n'était pas le paradis, ce n'était pas l'enfer, c'était chez moi, tout simplement.

Je suis resté assis longtemps sur un banc, à regarder les reflets de la lune dans l'eau douce des douves du Fort. Rêves de terre, pêcheurs d'Islande et paquebots de fer. J'ai dû m'endormir. La rosée, baiser mouillé, m'a réveillé. Frissons. J'ai laissé sur le banc une empreinte claire et sèche en me levant. Le soleil descendait le long des grilles à picots des perches des archers au-dessus des jardins ouvriers. Un homme sur sa parcelle

attisait un petit feu de branches, d'herbes et de feuilles dont la fumée montait avec des odeurs de campagne.

— Monsieur ! Monsieur s'il vous plaît ! Vous n'auriez pas vu passer un chien ?

— Un chien ? Quel genre de chien ?

— Un grand, poil ras et clair. Je ne connais pas la race. Œdipe, il s'appelle. C'est un chien d'aveugle. Il s'est sauvé hier soir.

— Pas vu, a dit l'homme. Mais t'es trempé, toi. Viens te chauffer. J'ai du café dans la thermos.

L'homme a jeté quelques branches sèches dans le feu et je me suis approché pour prendre le quart qu'il me tendait.

— Ce n'est pas du vrai café, c'est de la chicorée, mais c'est encore meilleur.

C'était chaud, c'était bon. L'homme a voulu que je lui raconte mon histoire avec le chien. Je n'ai pas trop insisté sur la bagarre avec le pitt-bull pour pas qu'il croie, comme les autres, que c'était toujours la zone à la Z.A.C. du Banc-Vert. Je lui ai parlé des odeurs, de la ferme et de cette impression que j'avais de découvrir mon pays pour la première fois.

Il m'a expliqué pour la ferme, les maraîchers, les jardiniers....

Il savait tout de Nave et de Blanchon, du temps où Petite Synthe était une vraie ville avec une vraie mairie, cinquante-quatre cafés, deux églises et trois brasseries. Tout de la Ducasse de septembre et des bals chez Damman. On se mettait « à bache » pour y monter, la casquette de travers et le foulard autour du cou. Tout de la Société

Anonyme des Autobus de Petite Synthe, tout des bombardements, aussi, au temps où l'on pendaient dans les jardins la couverture bleue, le drap blanc et le rideau rouge pour envoyer un signe aux avions anglais. Il avait tout vu, tout connu, tous les forts en gueule du pays. Celui qui avait fait stipuler sur son contrat de mariage qu'il serait toujours libre pour les Trois Joyeuses. Le patron du bistrot du Pont à Curé qui avait repeint sur son enseigne le mot « Curé » en un rouge si vif que le « C » semblait une faucille vengeresse. Il remuait son feu et son feu remuait sa mémoire si profond que les braises qu'il en sortait lui venaient de son père, de son grand-père ou même d'avant. Pour un peu, il aurait connu Jean Bart !

— C'était le bon temps...

J'ai dit ça sans réfléchir, parce que c'est ce qu'on dit aux vieux quand ils racontent leurs souvenirs, histoire de leur faire comprendre qu'on ne va pas passer la nuit avec leurs vieilles lunes.

— Bon temps un jour, sale temps le lendemain, et ça, ce n'est pas prêt de changer. A repris le papy. Ce n'est pas les temps qui changent, c'est les gens qui perdent la mémoire. Ton pays, depuis toujours et pour toujours, c'est du vent et du sable.

Comme je ne comprenais pas, il a poursuivi.

— Du vent et du sable, ça veut dire que c'est toujours pareil et qu'on s'arrange avec ce qu'il y a. Et pas avec les grandes idées, les grands principes. On n'est pas si raides que les flamands, nous autres.

Y a du vent, y a du sable, tout bouge, tout vole, et nous, on marche sur le fil, toujours en équilibre. Et quand c'est carnaval, on fait le saut périlleux pour oublier que c'est haut et qu'on pourrait glisser. Ce n'est pas d'hier que le Banc-Vert fait peur. Fallait voir, du temps que ça s'appelait Cité Canis, la tête des maraîchers du Village quand les ouvriers de là-bas montaient au bal chez Damman. Et le carnaval ! Tu sais pourquoi ils faisaient la bringue, les marins, avant de « s'en va à l'Island » ? C'est qu'ils ne savaient pas si ils reviendraient, les marins, et encore moins s'ils reviendraient riches. Parce que la moitié pour le patron, la moitié pour l'équipage, il en fallait de la morue pour que tout le monde ait sa part. Il n'y plus de marins qui partent comme ça aujourd'hui mais il y a toujours le carnaval, parce que moi, quand je suis rentré chez le Foll, - je dis Le Foll parce que je te parle d'un temps où les usines avait des vrais noms de gens - la première fois que j'ai embauché chez Le Foll, c'était comme si je m'embarquais pour Island. Je ne savais pas si j'en reviendrais, ni avec combien de sous dans ma poche. J'ai des copains qui y sont restés. Et ils n'ont pas bouffé plus d'amiante que moi. Ils ont eu moins de chance. On m'a dit d'aller au Collège des Trois Médecins à Lille, faire des radios. Et qu'est-ce que ça change les radios, je leur ai dit. Je suis vivant ou je suis mort. Combien vous me donnez. Y m'ont dit cent. J'ai dit deux cents. Y m'ont donné cent cinquante. Y a du vent, y a du sable, on s'arrange.

Il avait l'air content de lui, le vieux, avec son « on s'arrange ». Il s'était laissé bouffer la santé par Le Foll, les Chantiers de France et la Normed contre un paquet de billets pour solde de tout compte et ça le faisait rire. Il m'a mis en rage. Il me faisait

penser à Mourad. Quand on discute et qu'il ne sait plus quoi dire, il balance son « Mektoub ». Mektoub, en arabe, c'est le destin. Mektoub ! Faut faire avec ! On s'arrange !. Et moi je vais aller faire le technicien de surface avec mon BTS d'électricien pendant qu'on y est ! Hé bien moi, je n'ai pas le cœur à m'arranger, pas envie de m'arranger. Son sable et son vent, au vieux, ça me donnait plutôt des envies de tempête. Il a dû s'en rendre compte. Il a posé sa main sur mon bras et il serré fort comme s'il voulait dire quelque chose directement dans moi, sans passer par ma tête.

— T'as raison mon gars, t'as raison d'être en colère. Les fils ont toujours voulu être plus malins que leurs pères. Toujours, c'est normal. Mais il ne suffit pas de vouloir...

J'ai dégagé mon bras. Sa main avait laissé une trace rouge comme une morsure. J'ai pensé à la bande du Quercy avec les pitt-bulls. La haine, c'est de la colère qui peut rien, la fleur stérile de la colère.

— Il faut absolument que je retrouve mon chien. Monsieur Vanpepperstradt doit aller à l'hôpital. Il faut qu'il voie comment va le monde.

— Ton chien, a dit le vieux, il a dû filer à la fontaine de Kruysbellaert. C'est là que j'irais, moi, si je devais m'occuper d'un aveugle.

Il m'a encore raconté une histoire de bélier et de source miraculeuse pour les yeux. Ça n'avait aucun sens. Je suis allé voir.

Je n'ai pas reconnu tout de suite Mourad sur le parking du supermarché. Il portait une djellaba blanche, un bonnet rond sur la tête et parlait avec un petit groupe

d'hommes. Quand je lui ai fait signe, il s'est excusé auprès de ses amis et il est venu vers moi. Il n'avait pas l'air ravi que je le surprenne ici.

— Alors Mourad, c'est carnaval ?

J'ai tout de suite compris à sa tête que je venais de dire une connerie, et une grosse.

—Attends Mourad, excuse-moi. Je n'ai pas dormi cette nuit, je ne sais plus ce que je dis. C'est idiot. Je ne voulais pas te blesser, je te jure, Mourad, je ne voulais pas. Je regrette. Je ne savais pas que tu étais, je veux dire tu es, tu es musulman ?

Il a hoché la tête. Il était encore à cran.

— Et toi, qu'est ce que tu fais là ?

Je lui ai raconté. Le chien, le vieux. Ça l'a détendu un peu. Il a montré de la main un entrepôt de brique derrière une palissade.

— Je sors de la prière, il a dit.

— Dans ce hangar ?

— La mosquée est à l'intérieur. Ce qui est important est toujours à l'intérieur...

Il m'a demandé de l'attendre le temps qu'il aille se changer, et nous avons marché tous les deux jusqu'à la croix de Kruysbellaert.

Sur un monticule de pierres industrielles, mâchefer, concrétions de béton et moellons divers, se dressait un christ en croix au pied duquel on pouvait lire : Trois Ave, trois Pater = Cinq ans d'indulgence.

— On dirait une promo chez Attac, j'ai rigolé.

— C'est pas moi qui l'ai dit, à noté Mourad. Tu n'y crois pas ?

— Et toi, j'ai demandé ?

— C'est toi le chrétien, à dit Mourad.

— C'est toi le croyant, j'ai répondu.

— O.K. On arrête, il a dit

— On arrête, j'ai dit.

On a arrêté et on est resté là un petit moment sans rien dire à regarder la croix et la grotte en dessous, où gisait un Jésus barbu pas plus grand qu'un môme. Ils n'avaient pas dû avoir la place de le faire à la bonne taille. Des vieilles chaussettes, des bas et des rubans pendouillaient à la grille. Il devait y avoir des gens qui y croyaient pour accrocher leurs loques à la fontaine. Avant, j'aurais rigolé. Maintenant, je n'étais plus certain de rien. Chiffon rouge, drapeau noir ou vieille chaussette, va-t-en choisir comment fringuer l'espoir.

— Tu as de la chance de croire à quelque chose, j'ai dit à Mourad. Moi, je suis paumé.

— Toi, tu as la chance d'être chez toi, m'a répondu Mourad. Moi, je suis arabe ici, au Maroc, je suis un français. Alors à la mosquée, je suis chez moi. Enfin, je crois.

On est passé tous les deux derrière la petite chapelle pour voir la source. Des gens avaient coupé les branches des arbres et nettoyé l'accès. On apercevait l'eau au fond d'un puits de pierre où s'enfonçait une demi-douzaine de marches. Je ne me voyais pas ramener une carafe d'eau croupie au Sergent. Je l'ai dit à Mourad.

— Quand on voit ce qu'il y a à voir, c'est peut-être une chance d'être aveugle, m'a dit Mourad.

— Et toi, quand on entend les conneries que tu peux sortir, on regrette de ne pas être sourd.

Un peu plus loin, entre le parking et la nationale, des maraîchers travaillaient à genoux aux radis et aux chrysanthèmes. Au supermarché d'en face, on offrait à profusion des fleurs en plastique et des nains de jardins.

La Petite Synthétique, pays d'usine peuplé de jardinier. Et toc. Une bouffée de souffre ou de steam craking est venu nous chatouiller les narines en même temps.

— Tu sens ce que je sens, j'ai demandé à Mourad.

Il a fait la grimace. On respirait le même air, ça prouvait bien qu'on était du même pays.

Quand j'ai osé retourner sonner chez Monsieur Vanpepperstradt pour lui annoncer que j'avais perdu son chien, je suis tombé sur sa fille qui rentrait de l'hôpital. Pour l'opération, on ne pouvait rien dire encore. Il fallait attendre les examens. Œdipe était là. Il léchait sa plaie à la patte sur sa couverture. Il était rentré tout seul après la bagarre, comme un grand. Parfois le monde est plus simple qu'on croit. Il ne s'arrête pas quand on le regarde. Y a du vent, y a du sable. Faut qu'on s'arrange...

© Dominique Lemaire 2001